



Corps et culture

Numéro 6/7 | 2004
Métissages

Avant-propos

Corps, sports et métissages

Yves Le Pogam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/799>
ISSN : 1777-5337

Éditeur

Association Corps et Culture

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
ISSN : 1268-5631

Référence électronique

Yves Le Pogam, « Avant-propos », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 6/7 | 2004, mis en ligne le 11 octobre 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/799>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© tous droits réservés

Avant-propos

Corps, sports et métissages

Yves Le Pogam

- 1 Penser le métissage exige probablement de rompre avec des présupposés ne voyant en lui que des bienfaits nés des rencontres avec des cultures autres, indépendamment des contradictions qu'elles peuvent générer. Tenter de comprendre du point de vue des sciences sociales « la pensée métisse », pour reprendre l'expression de Serge Gruzinski (*La Pensée métisse*, Fayard, 1999), exige de se différencier à la fois du projet de l'économie libérale attribuant à la culture métisse des valeurs marchandes produites par les mélanges de genres qui la transforment en culture de masse (la *World music* ou la *World culture*) et de l'idéologie naïve d'une vision humaniste emportée par l'enthousiasme antiraciste qu'elle appelle. Penser le métissage culturel, ce n'est certes pas renoncer à son caractère fécond ou à l'humanisme qu'il porte, mais c'est montrer qu'il génère des tensions et des conflits, parfois bien éloignés de l'imaginaire angélique sur lequel se construit le sens commun et que les industries culturelles exploitent pour l'imposer à la planète entière.
- 2 En s'écartant des idéologies marchandes ou des prénotions et en mettant l'accent sur la pluralité et non sur l'unicité, la notion de métissage se lie aux grandes questions qui occupent l'espace intellectuel du moment, notamment l'idée du « vivre ensemble ». Les sciences sociales portent une grande attention à l'affirmation des différentialismes, des particularismes ou des communautarismes, des identités ethniques et au multiculturalisme en œuvre dans les sociétés, dont l'histoire politique a montré, soit les perversions quand les identités sont radicalisées par des Etats-nations (la « purification ethnique »), soit les difficultés des mutations engendrées par le changement de régime politique ouvrant aux métissages (en Afrique du Sud après l'apartheid par exemple). L'attention des sciences sociales se porte aussi sur le contraire de la segmentation, c'est-à-dire sur l'assimilation et l'intégration qui n'en sont pas moins problématiques. L'assimilation en effet signifie la disparition d'une culture originelle sous l'effet de la culture d'accueil. Quant à l'intégration, si elle paraît être le contraire de l'assimilation en ce sens qu'elle suppose l'échange/confrontation sur le mode égalitaire et participatif des

valeurs, des normes, autant de la part des membres de la culture Autre que de ceux de la culture d'accueil, elle comporte néanmoins le risque de conduire à l'assimilation (Claude Claret, *L'Interculturel. Introduction aux approches interculturelles en Education et en Sciences Humaines*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1990). C'est une « troisième voie » que proposent François Laplantine et Alexis Nouss à propos du métissage, une voie située entre le communautarisme et l'assimilation, « la seule apte à reconnaître le mouvant, l'instabilité des cultures et des identités culturelles » (*Métissages, de Arcimboldo à Zombi*, Paris, Ed. Pauvert, 2001). C'est là une position ouverte réfutant à la fois la fusion ou l'indifférenciation ainsi que les particularismes, qu'ils soient d'origine raciale, religieuse ou ethnique. Mais cela ne se réalise pas sans souffrances, car se conjuguent en soi la part de l'autre et la sienne propre, engendrant des remaniements dans l'identité qui devient mobile et instable. De même les contacts culturels ne conduisent pas à des synthèses stabilisées, avec des frontières nettement marquées, mais engageant, d'un point de vue dynamique, à des recompositions permanentes du fait des interactions entre les contraires. Les métissages ne sont pas paisibles pour les identités appelées à se reconstruire dans le mouvement produit par les échanges avec l'altérité.

- 3 La question du métissage se lie aussi à celle de la mondialisation et de la globalisation qui provoquent le paradoxe de générer à la fois une homogénéisation et une fragmentation. L'économie libérale et la techno-science instrumentalisées au niveau mondial tentent d'unifier les différences nationales et d'imposer un ordre uniforme au développement des Etats-nations, quelle que soit la singularité de leur histoire respective et de leurs traditions, mais génèrent aussi, par réaction à cette emprise uniformisante, des résurgences nationales ou régionales visant, par la lutte, une défense identitaire (le maintien de « l'exception » contre l'homogénéisation par exemple ou les sommets altermondialistes). La confrontation avec la mondialisation devrait ouvrir à la diversité, à la rencontre des cultures et des communautés, mais les métissages ne se réalisent pas pour autant. Les modèles dominants ou les références étrangères, d'origine orientale, américaine ou autre, dès lors qu'ils se juxtaposent ou s'imposent aux cultures d'accueil, ne conduisent pas toujours à la pensée métisse qui exige l'entrée en soi de la culture de l'autre et la production d'une identité inédite et non des replis défensifs ou des réactions violentes.
- 4 Quand les membres de l'équipe *Corps et Culture* décidèrent en 2001 de consacrer un numéro thématique aux métissages, ils ignoraient l'ampleur que les sciences sociales allaient donner à cette notion. Certes, le questionnement n'est pas nouveau et l'histoire a montré toute l'importance de l'antimétissage dans la promotion de l'idée de race dans les années 20-30 ou son usage politique sous le 3e Reich. Dès la fin des années 20, l'anthropologie portait aussi toute son attention au métissage en s'intéressant aux générations issues de la colonisation des Tahitiens des îles Pitcairn par les révoltés anglais du « Bounty » en 1790. Ainsi des travaux montraient, contrairement aux thèses de l'époque selon lesquelles les mulâtres jamaïcains étaient biologiquement et intellectuellement inférieurs à leurs ancêtres, que la production de « mosaïques raciales » avait été un facteur d'intégration dans l'histoire de la civilisation humaine, car le peuple métissé observé n'était pas « dégénéré » mais en bonne santé et bénéficiait d'une éducation. De plus, ces recherches ne portaient pas exclusivement sur les métissages biologiques, mais éclairaient les domaines culturels en montrant que les vêtements et la nourriture étaient réalisés avec des méthodes mélanésiennes (Harry Lionel Shapiro, « Robinson Crusoe's Children », *Natural History Magazine*, 1928).

- 5 Cette question des contacts entre les cultures posée par l'anthropologie culturelle prendra son essor en France dans les années 50 quand des auteurs comme Georges Balandier, dans une rupture avec le structuralisme de Levi-Strauss et avec une ethnologie attentive aux peuples sans histoire et sans écriture, s'intéresseront davantage aux métissages des populations africaines mises en contact avec les formes de la modernisation importées par le colonialisme, sans réduire leurs investigations à la seule histoire coloniale, et en s'intéressant à l'histoire singulière des peuples africains qui permettaient de comprendre leurs réactions *en relation* avec la domination coloniale. Cette nouvelle manière de penser l'ethnologie et la sociologie par le croisement des cultures ira en s'amplifiant (*cf.* la notion d'hétéroculture chère à Jean Poirier), tandis que s'affirmera progressivement l'intérêt de travailler la notion de métissage. En 1990, Georges Balandier rendait compte dans le journal *Le Monde* (« Le temps des métissages », 22 février), de trois ouvrages relatifs à cette question, celui de Jean-René Ladmiral et d'Edmond Marc Lipiansky *La Communication interculturelle* (A. Colin, 1989), celui de Michel Panoff, *Tahiti métisse* (Denoël, 1989) et celui d'Yves Charles Grangeat, *Alizan, terre volée, terre promise* (Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1989). Dans le premier ouvrage, les auteurs notaient les revendications du « droit à la différence » et le désir de dialogue entre les cultures ainsi que l'importance de la communication interculturelle, sans que se manifeste pour autant la fin des exclusions ou des intégrismes. Ils mettaient en garde contre les bonnes intentions de la compréhension mutuelle car la communication exprime un ordre symbolique en ce sens que le groupe accède à son identité par le langage, identité qui est l'enjeu du rapport à l'Autre et de la relation entre les cultures, même si nous avons en nous-même une part d'altérité, un certain métissage culturel. La relation à l'Autre relève de l'inachevé, elle n'est jamais stabilisée et la discrimination n'a pas trouvé encore de solutions. Michel Panoff, quant à lui, considère Tahiti comme le laboratoire d'un métissage à la fois biologique et culturel qui a été le moteur de son histoire. De même faut-il mentionner l'ouvrage de Jean-Loup Amselle, *Logiques métisses, anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs* (Payot, 1990, réédité 1999) dans lequel l'auteur insiste sur les rapports de force dans l'interculturalité et les transformations des identités collectives. Il n'est pas anodin non plus de mentionner que la question métisse fut abordée en 1990 à La Réunion, terre de brassages de cultures, lors d'un colloque ouvert à des disciplines comme la littérature, l'histoire, la linguistique et l'anthropologie (actes publiés en deux tomes, T1, *Métissages, Littérature, Histoire* ; T2, *Métissages, Linguistique et anthropologie*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1992). L'intérêt pour ce thème traité dans sa spécificité ne se dément pas, puisque François Laplantine et Alexis Nouss leur consacrent deux ouvrages (*Métissages*, Paris, Flammarion, 1997 et *Métissages, de Arcimboldo à Zombi*, Paris, Ed. Pauvert, 2001), que Serge Gruzinski publie en 1999 *La Pensée métisse* (Ed. Fayard), et Jacques Audinet, *Le Temps du métissage* (Paris, Ed. de l'Atelier/Les Editions ouvrières, 1999).
- 6 C'est dans ce contexte que les membres de l'équipe *Corps et Culture* se sont positionnés en voulant donner au corps et au sport toute son importance pour saisir une partie de la complexité des métissages en partant du postulat que le corps est le médiateur du passage tensionnel d'une culture antérieure à une culture autre, résultant de la rencontre de cultures différentes, mais aussi l'opérateur signifiant cette différence et le désordre que le métissage instaure dans l'ordre des choses. Cette préoccupation fait écho, de manière implicite (car il n'y a pas eu de concertations), avec le colloque « Le corps comme lieu de métissages » organisé à Grenoble en décembre 2002 par le groupe *Corps, imaginaires et*

sociétés dirigé par Claude Fintz (publié sous le même titre aux Editions l'Harmattan, 2004) où se sont retrouvés des anthropologues, des sociologues et des littéraires croisant la thématique du corps métisse avec le texte, la science, le pur et l'impur, signe de l'extension de l'intérêt pour la connaissance de cette énigme qui n'a pas encore livré tous ses secrets puisqu'un autre colloque est annoncé sur le thème « Métissages » pour le XXXIIe Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée à l'Université Jena Monnet de Saint-Etienne en octobre 2004. Quels éléments l'équipe *Corps et Culture* a-t-elle retenu pour la problématisation du métissage ?

- 7 Il ressort d'abord que la figure métisse relève du registre de l'ambivalence. Elle conjugue à la fois des aspects conjonctifs et disjonctifs. L'ambiguïté de la notion tient en effet à cette configuration faite de deux significations antagonistes. En représentant au plan symbolique l'union des contraires, le métissage se présente comme une réconciliation visant une synthèse de deux cultures séparées et distinctives et il est alors chargé de positivité, mais il est aussi pensé comme transgression, négation de ce qui est « pur », et comme tel, peut engendrer un imaginaire fondé sur un jugement social dépréciatif provoquant des perturbations de l'identité de celui qui le vit dans son corps, identité qui doit être reconstruite. La figure métisse, en brisant l'orthodoxie des catégories sociales, déconstruit un ordre dominant, introduit du désordre dans l'ordre social et génère un déclassement dû à la critique sociale, du fait de l'étrangeté et de la différence qu'elle objective. En mélangeant les styles, le métissage porte en lui les germes de la subversion en refusant « d'obéir aux pouvoirs, aux injonctions, soit de ce qui totalise, soit de ce qui exclut. Entrer en métissage, c'est aujourd'hui entrer en résistance contre l'oppression de l'Un, l'indifférenciation et l'uniformisation croissante, mais aussi contre l'exacerbation différentialiste des particularismes qui sont les plus souvent réactionnels à cette forme insidieuse de domination » (François Laplantine, *X-Alta*, 2/3, 1999).
- 8 Outre l'ambiguïté de la notion et l'imaginaire du désordre qu'elle engendre, la pensée métisse est envisagée comme une construction dynamique, soumise à l'inachèvement et à l'inédit, car l'identité est en déconstruction/reconstruction permanente sous l'effet de la double contrainte indépassable qui la constitue : l'exagération d'une valence culturelle par rapport à l'autre, génère un déséquilibre et une tension dont l'effet conduit à l'incertitude. Le métissage relève du « entre », c'est-à-dire d'une tension, d'une irrésolution entre les deux composantes, et contient aussi du « contre », car il n'est pas harmonique (François Laplantine, Alexis Nouss, *Métissages*, 2001). Cette pensée implique l'envers de la stabilité et plaide plutôt pour l'idée de mutation, impliquant le passage d'une structure à une autre. Cette théorisation rencontre l'anthropologie culturelle générative de Georges Balandier, celle du flux et du mouvement. La pensée métisse en effet déconstruit l'idée de « pureté », de « culture première » (dont le paradigme se lit dans le racisme), non seulement parce que cela présuppose qu'elle serait fondatrice et que le métissage serait un dérivé, mais encore parce que, comme le montre Georges Balandier, nous sommes nous-mêmes métissés comme les peuples de traditions, car dépendants d'une modernité acculturée et acculturante. Penser le métissage suppose alors que soit analysée la transformation de l'identité du sujet ou celle des groupes en contact, non pas en posant *a priori* une légitimité de la culture dominante dont le métissage serait l'annexe, mais bien au contraire, en montrant la transformation engendrée, en retour, du colonisateur. Dans ce processus de mutation, comme n'a de cesse de le montrer l'anthropologie culturelle, la culture ne se réduit pas à une totalité

stable avec des frontières impénétrables, car il est admis que la culture colonisatrice est transformée par les cultures colonisées autant qu'elle les transforme.

- 9 Construite sur cette problématique dynamique, celles des identités en acte, l'épistémologie métisse implique le dévoilement des tensions sociales du fait du croisement biologique des individus appartenant à des groupes contrastés ou des groupes culturels appelés à se mélanger. Le métissage engage le corps dans un double processus : le corps est à la fois le signifiant de cette métamorphose et des nouveaux engendremens produits par la rencontre avec l'altérité ouvrant à une construction identitaire renouvelée, et l'opérateur par lequel s'effectue ces mutations. Les frontières physiques dépendantes des conditions d'existence antérieures (les habitus somatiques) se transforment dans la rencontre avec l'autre, et ce mélange révèle en même temps notre identité propre et sa transgression nécessaire.
- 10 Dès lors, le sport, par le médiateur qu'est le corps, peut rendre compte de la dynamique du métissage et de l'antimétissage ainsi que de leur usage politique. Tantôt les pouvoirs politiques exacerbent les différenciations, tantôt idéalisent les fusions. Ainsi, l'équipe de France de football « blacks-blancs-beurs » victorieuse de la Coupe du Monde en 1998 a pu idéologiquement magnifier le dépassement des origines des joueurs par une identification sportive, et des projets de rencontre de football entre les enfants israéliens et palestiniens émergent comme symbolique de la création de liens que les contextes politiques rendent pour l'instant impossibles. Mais des exemples montrent aussi que le sport est le lieu d'antimétissages par la cristallisation des « puretés », symbolisée par la séparation des corps, comme ce fut le cas en Afrique du Sud au temps de l'apartheid où existait une Fédération blanche, ou actuellement en France par les conséquences du conflit israélo-palestinien où des joueurs d'origine marocaine ont manifesté le désir de ne plus jouer avec un club juif alors que les fondements du club visaient à associer des joueurs d'origines religieuses différentes, chrétiens, musulmans et juifs qui portaient sur leurs maillots « Tous différents, tous égaux » (cas de l'Association Sportive de football Menora de Strasbourg, *Libération*, 14/02/02). De nombreuses recherches socio-historiques sur les pays colonisés (Maghreb, Afrique essentiellement) ont montré toute la complexité des relations entre la culture coloniale et la culture colonisée que le sport importé révélait, soit dans la séparation des populations soit dans leur rapprochement, soit encore dans les luttes politiques et idéologiques dont il était le vecteur ou dans la place qui était faite aux pratiques traditionnelles autochtones dans la situation d'une hégémonie sportive conquérante.
- 11 Si le sport autorise les métissages, ce n'est pas dans la segmentation des corps produite par l'exacerbation des nationalismes, des doctrines religieuses, de la norme hétérosexuelle dominante, du pouvoir masculin ou encore de la race blanche (un journal italien commentait la victoire de l'équipe de France de football sur l'Italie lors de L'Euro 2000 en y voyant la victoire du « pouvoir noir », car elle était composée d'une majorité de joueurs de couleur). Ce n'est pas non plus dans la fusion ou la confusion des genres ou des différences conduisant à une indifférenciation, mais dans une voie à laquelle se sont attaché(e)s les auteur(e)s de cette publication : *celle de la confrontation/rencontre avec une culture Autre dont ils tentent de dévoiler toute la complexité des processus mutationnels, à la fois tensionnels et créatifs, mis en œuvre dans le sport ou dans les activités physiques artistiques, du fait de cette situation de l'entre-deux.*
- 12 Ici, sont interrogées les activités physiques sportives ou artistiques à partir de leurs croisements avec des pratiques venues de l'Orient, de l'Afrique, de l'Amérique ou

d'ailleurs, ainsi que les pratiques traditionnelles du fait de leur rencontre avec la modernité sportive. Sont abordées aussi les pratiques organisées par les minorités (les peuples colonisés, les handicapés, les homosexuels) en contact avec une culture sportive officielle dominante et légitimée, ou encore l'écho rencontré par la présence de l'étranger dans l'institution scolaire et les effets engendrés par ces contacts obligés entre les cultures différentes. Ces « terrains » où s'expriment des métissages possibles et impossibles, sont explorés au moyen de méthodologies variées, observation participante, analyse de contenu d'entretiens, questionnaires, dans des démarches ethnologiques, anthropologiques, sociologiques ou historiques. Ils révèlent un monde où les bonnes intentions de synthèses culturelles heureuses se heurtent à des résistances et à des conflits. Ils dévoilent des contextes sociaux instables produits par ces enjeux culturels et identitaires, identité qui, dès lors qu'elle se fige, génère plus de désordre que l'ordre qu'elle prétend conserver.

- 13 La première partie « **Thématiques** » est organisée en trois dimensions dont chacune se compose de trois articles ayant en commun de problématiser les contacts culturels dans une perspective dynamique.
- 14 Le premier temps *Métissages et émergence de pratiques corporelles inédites* vise à comprendre les processus de création générés par les métissages quand les cultures corporelles venues d'ailleurs pénètrent dans la danse, le théâtre, le cirque ou quand des pratiques traditionnelles rencontrent le sport. Le fil conducteur de ces contributions est de montrer le renouvellement des formes, la production de nouveaux imaginaires instaurés par la créativité permanente introduite par une culture corporelle devenue métisse.
- 15 Ainsi, **Nancy Midol** montre comment les pratiques artistiques sont marquées par des emprunts aux cultures exotiques, à l'art nègre. De même, les expressions corporelles en théâtre et en danse sont imprégnées de l'Orient ou de l'Afrique. Les effets de ces métissages, comme en musique, conduisent à un renouvellement des formes que valorisent les institutions culturelles. L'auteure questionne la vogue actuelle des danses métisses empruntant aux techniques du corps traditionnelles ou exotiques ainsi que la signification de leur réhabilitation à l'aune de l'économie et de la marchandisation qui transforment les symboles en signes. Ceci se voit dans la spectacularisation des danses africaines pour le public étranger qui conduit à leur désacralisation, car s'opère une rupture avec le rituel de leur espace communautaire d'origine donnant du sens à l'échange, et les danses se réduisent ici à des significations esthétiques. Mais il convient aussi de comprendre ce qu'autorisent ces formes métissées, notamment par la construction de nouveaux repères. L'exemple de l'importation du hip-hop en France est significatif de l'emprunt à une culture américaine marginalisée qui permet la résurgence d'imaginaires refoulés en Occident renvoyant notamment au dialogue avec la terre, signifié par les gestuelles du danseur.
- 16 Ce sont les arts du spectacle comme la danse et le cirque qui intéressent **Betty Lefevre** et **Magali Sizorn**. Les deux auteures, en construisant leur démarche sur une approche compréhensive, abordent le problème du métissage dans ces deux formes de productions artistiques. Elles montrent comment s'y produisent des expressions du corps déconstruisant les anciennes références car bâties sur la polyvalence des acteurs (danseurs, acrobates, musiciens, jongleurs), sur des usages du corps innovants rompant avec les représentations corporelles de genres ou de sexes complexifiant ainsi les identités établies, sur le croisement lors des spectacles entre les cultures traditionnelles (africaines par exemple) et occidentales. Les auteures cherchent aussi à comprendre le

sens des « arts métis » par l'émotion qu'ils suscitent du fait des bouleversements des repères nés de l'insolite représenté qui appellent à l'étrange, au différent, à l'incohérent, et qui sollicitent notre imaginaire à cause du brouillage des identités de genre et les combinatoires hétéroclites produites par les impuretés des formes.

- 17 C'est encore de nouveaux engendremens dont parle **Jerôme Pruneau** dans la suite de sa thèse sur les joutes considérées comme un « sport traditionnel ». Il entend analyser la jonction entre les jeux traditionnels que sont les joutes et les sports modernes, en sortant de la radicalité de l'opposition tradition/modernité. Il montre que les joutes se situent dans « l'entre-deux ». Il propose alors une lecture ne cédant pas à l'extinction des cultures locales et communautaires sous l'emprise uniformisante de la modernité, mais plaide au contraire pour l'analyse des échanges réciproques entre les deux mondes qui constituent un espace intervallaire ici exploré par l'ethnologie. Le métissage des valeurs ne conduit pas à la perte d'identité de la culture ludique traditionnelle, ni à l'imposition d'une culture sportive hégémonique, mais génère une culture inédite qui combine les tensions entre le local et l'universel et inscrit l'histoire des joutes dans une destinée faite d'imprévus.
- 18 Le deuxième temps *Sport, métissages et minorités culturelles* montre les enjeux interculturels rapportés à des contextes de domination. Des minorités comme les peuples colonisés ou des groupes sociaux stigmatisés comme les handicapés ou les homosexuels, sont ici interrogés à partir de la rencontre entre leur culture corporelle et la culture sportive dominante ou avec le corps des autres. Ce qui est montré dans les trois articles qui suivent, c'est non seulement la labilité de la notion d'identité appelée à se transformer à partir des conflits générés par des différences qui sont hiérarchisées dans le champ social, mais encore les formes d'antimétissages mises en œuvre par le contact entre des cultures contraires, colonisateurs/colonisés, valides/handicapés, hétérosexuels/homosexuels.
- 19 La recherche menée par **Yves Le Pogam, Philippe Liotard, Sylvain Ferez, Jean-Bernard Moles et Guillemette Pouliquen** vise à dévoiler les processus d'émergence de l'organisation sportive homosexuelle qui s'autonomise en raison de la stigmatisation de la culture sexuelle gaie et lesbienne. Ce sont les stratégies développées et le répertoire d'actions collectives qui qualifient un mouvement social qui sont objectivés ici à partir d'indicateurs que sont les idéologies promues par les institutions sportives gaies et lesbiennes, les structures organisationnelles mouvantes mises en place, et les événements que sont les jeux organisés au niveau mondial (Gay Games), européen (Euro Games) et français (Franco Games). Ce qui est montré, à partir d'entretiens, d'observations et de questionnaires, c'est l'existence d'un antimétissage exprimé par l'exclusion et l'homophobie dans le sport officiel qui génère à la fois des stratégies d'autonomisation du mouvement sportif homosexuel qui radicalise cette séparation ainsi que des formes de métissage, par les contacts établis entre le sport homosexuel et le sport officiel. Cette stratégie d'agrégation à la culture sportive dominante ne se fait pas sans conflits internes à l'intérieur du mouvement sportif homosexuel et les convergences ne conduisent pas à une fusion avec l'ordre dominant, mais à des tensions entre l'identité homosexuelle et l'identité sportive. De ces contacts, l'hypothèse de transformations à long terme du mouvement sportif officiel lui-même peut-être avancée.
- 20 **Gilles Bui-Xuân, Roy Compte et Jacques Mikulovic** discutent la question de la construction sociale du handicap dans deux directions : celle du système organisationnel et celle des handicapés eux-mêmes dont les actions visent à réduire et transformer la

stigmatisation dont ils sont l'objet. C'est le passage de la « nature » du handicap à une « culture » qui intéresse les auteurs, c'est-à-dire les processus sociaux qui produisent le handicap comme inégalité, car le corps hors norme génère des craintes et une distance objectivant la différence. Cela a pour conséquence de produire une revendication identitaire de deux façons : dans la recherche d'une différence et dans l'affirmation d'une indifférence, c'est-à-dire dans la volonté d'être comme les autres. Se pose alors la question du métissage entre les valides et les handicapés, car ces derniers renvoient à un Autre à la fois même et différent. La thèse défendue par les auteurs est celle d'un impossible métissage, notamment pour le handicapé mental qui ne peut trouver dans l'Autre une raison d'échapper à son identité stigmatisante à cause de ses difformités corporelles. De même les mélanges obligés avec les personnes valides dans le cadre du travail ne règlent pas les rejets, car ces personnes sont estimées favorisées socialement. Tout cela éloigne d'un « nous » indifférencié mais partagé, d'une reconnaissance de la culture autre dans la sienne propre.

- 21 C'est dans le contexte particulier de la colonisation dans la première partie du XX^e siècle que se situe la réflexion de **Jacques Dumont**. Il montre, à partir d'une théorie fondée moins sur la réception passive de la culture coloniale en Guadeloupe et sa reproduction que sur les échanges avec la culture autochtone, comment la production d'une culture corporelle peut être liée à des stratégies d'adaptation qui témoignent d'une dynamique identitaire et qui permettent à la fois le maintien des différences, ainsi que l'assurance d'un espace de reconnaissance. Ce qu'il démontre ici, c'est le schématisme de l'appropriation du modèle blanc dominant et la recherche plus ouverte de la proposition de l'égalité sans que cela confère à l'identique. Cela se repère dans la regain des pratiques traditionnelles (danses, jeux, musiques), dans la réappropriation ponctuelle de la langue créole dans les journaux sportifs ou dans la remise de prix littéraires valorisant la culture locale (folklore, contes et légendes).
- 22 Le troisième regard porte sur *Les mélanges et les organisations*, ici sur le système scolaire et plus particulièrement la discipline scolaire la plus « corporelle » qu'est l'éducation physique qui s'appuie sur les pratiques sportives dans ses contenus d'enseignement. Le métissage est alors problématisé dans trois orientations liées aux sensibilités épistémologiques des auteurs, mais qui ont en commun d'attirer l'attention sur des formes de pouvoir et les réactions différenciées qu'elles génèrent, produisant des transformations ou des résistances des deux composantes culturelles en présence.
- 23 **Jacques Gleyse** s'attache au pouvoir d'extension de la culture anglo-saxonne en prenant les pratiques corporelles comme analyseur de la mondialisation, sans cependant reconnaître une perspective hégémonique à cette colonisation. Il montre comment les sports anglo-saxons subissent en retour le contre pouvoir des pratiques corporelles qu'ils annexent, ce qui entraîne une transformation conjointe du colonisateur et du colonisé. Il recourt pour cela à une analyse historiographique de type herméneutique et qualitative des grands événements sportifs significatifs et des discours d'autorité promus en l'Education Physique au XX^e siècle. En cela, l'auteur ouvre le dialogue entre l'Un et le multiple et démontre que l'imposition en France des modèles sportifs de la Grande Bretagne ou des Etats-Unis, correspond à des moments de l'histoire où ces nations sont hégémoniques sur le plan économique et qu'elles imposent une transformation des biens culturels en biens économiques.
- 24 C'est sur la figure du migrant que travaille **Henri Boularand** qui note le sentiment d'injustice vécu clandestinement et les risques de violence engendrés par une telle

situation d'antimétissage. Le migrant se présente comme un analyseur des transformations culturelles qui s'opèrent dans la modernité, car même rejeté, comme l'artiste, il laisse les empreintes de sa différence dans un univers culturel normé. Il est porteur de conflits et de tensions avec la culture d'accueil, ce qui pose bien le problème de la construction identitaire de la part de celui qui se situe dans cet entre-deux. Mais l'auteur invite à observer, dans les vêtements des adolescentes par exemple, des signes qui sont un enjeu commun identitaire bien différent de celui d'une identité rapportée uniquement à la culture d'origine. C'est dans ces lieux considérés comme des « espaces d'errance » que se crée le lien social. Puis l'auteur pose la question de l'identification de l'étranger suite aux attentats du 11 septembre et la crainte de l'Autre, de l'Etranger, et il introduit la question de l'éducation et de la responsabilité de l'enseignement dans une réflexion sur les métissages des cultures et sur l'exclusion. En ce sens, l'éducation physique pourrait être d'utilité à ces rencontres entre les cultures, notamment en important des pratiques corporelles issues des cultures de ces étrangers, riches aussi dans le développement d'habiletés physiques pour les élèves de la culture établie. C'est là une démarche citoyenne qui devrait s'inscrire dans les programmes d'enseignement.

- 25 La question posée par **Daniel Lance** à partir d'une pratique concrète d'Aïkido enseignée à des adolescents en difficulté dans les classes relais, est de savoir si le maître qu'il est renforce le *double bind*, c'est-à-dire l'injonction d'une libération dans le cadre d'une contrainte. Il cherche aussi à comprendre si la spécificité de cette technique venue d'Orient, par la ritualité qu'elle impose, par le lieu, par la codification des relations maître-disciple ou par la production d'un langage du corps autorisant la réappropriation de la langue parlée défaillante, ne permet pas, malgré le système de règles sociales rejeté par ces adolescents, d'établir une communication respectueuse de la loi, de la hiérarchie, de l'autorité, de la règle. L'Aïkido apparaît alors, par les valeurs transmises et par la communication avec l'autre, comme une activité engendrant chez ces adolescents difficiles une forme de métissage culturel produite par l'incorporation d'une culture somatique où la violence codifiée et ritualisée se heurte à la violence fondatrice et sauvage, dont il est attendu que la première triomphe en rendant l'autre inutile. Cette synthèse nouvelle est le produit d'une communauté de communication maître/disciple entre deux cultures, modifiant celui qui la transmet et celui qui la reçoit, émergeant de cette relation entre deux corps, le *dia-tropos*.
- 26 Cette partie « Thématiques », organisée en trois dimensions comportant chacune des regards qui se croisent pour éclairer d'un point de vue dynamique la question complexe du métissage, se complète par une deuxième partie « **Un auteur** » consacrée à **Georges Balandier**.
- 27 Le choix des membres de *Corps et Culture* s'est rapidement porté sur cet auteur pour renforcer la connaissance relative au corps et aux métissages en raison de l'importance qu'il a donné à ces deux thèmes dans une œuvre immense. Né en 1920, Georges Balandier n'a cessé d'approfondir ces questions dans un nombre impressionnant de publications au moyen d'une pensée dynamique-générative permettant de dévoiler de manière critique le mouvement des sociétés africaines sous la domination coloniale d'abord, et celui des sociétés de la modernité ensuite. En outre, dans les nombreuses conférences données dans les Universités ou dans des colloques nationaux et internationaux – dont celui organisé par Nancy Midol à Nice Sophia-Antipolis sur le thème « Performance et santé » (co-édition AFRAPS-LANTAPS, 1991) –, il contribue à l'essor de la sociologie et de l'anthropologie et montre que ses compétences peuvent éclairer les domaines du sport.

Sa pensée a pénétré dans les Facultés des Sciences du Sport dans les années 80, à un moment où la sociologie se développait de manière significative dans ces toutes jeunes Universités. Et puis il est rare qu'autant de collègues marquant la pensée contemporaine des sciences sociales en France aient consacré de si nombreux hommages à un auteur. C'est là le signe de la reconnaissance des pairs envers un auteur dont la séduction tient autant à la nouveauté de son regard porté sur le social et la culture, qu'à sa personnalité, notamment à son attachement à un profond désir de liberté intellectuelle qui évite les pensées dogmatiques et les vassalisations intellectuelles souvent mutilantes.

- 28 Et puis il existe chez Georges Balandier un goût pour l'écriture qui s'accorde avec son anthropologie donnant une priorité à la réflexivité. L'aisance stylistique et littéraire est mise au service de la complexité et de la profondeur de l'exploration du social et de la culture qu'il mène depuis 1946. Son autorité s'affirme dans une activité d'écriture considérable que rendent compte la publication de très nombreux ouvrages réédités pour beaucoup d'entre eux et traduits dans plusieurs langues, la rédaction de préfaces d'ouvrages consacrés aux peuples africains ou à des auteurs comme Mary Douglas ou Franco Ferraroti, sa participation aux hommages rendus par ses pairs ou à ceux qu'il organise pour d'autres, comme pour Maurice Erard, sa collaboration à des ouvrages collectifs et à des dictionnaires. Cette activité s'illustre aussi par de très nombreux articles publiés dans les *Cahiers internationaux de Sociologie*, et par quelques 107 documents parus dans le journal *Le Monde* entre 1987 et 2000, quasi régulièrement chaque mois depuis 1989, et dans lesquels il est tantôt le passeur des livres d'anthropologie, de sociologie, d'ethnologie essentiellement (entre autres Marc Augé, André Akoun, Pierre Ansart, Yves Barel, Sébastien Darbon et Jean-Michel Place, Pascal Dibié, Michel Fournier, Jacques Godbout, David Le Breton, Henri Mendras, Alain Touraine, Pierre Sansot), tantôt le témoin d'événements qui marquent les sciences sociales, comme les décès de Raymond Ledrut en 1987, d'Edmund Leach en 1989, de Michel Leiris et de Norbert Elias en 1990, tantôt le commentateur d'auteurs (entre autres, Roger Bastide, Pierre Bourdieu, Georges Devereux, Erving Goffman, Jack Goody, Henri Lefebvre, Niklas Luhmann, Ernesto de Martino, Georg Simmel, Gabriel Tarde, Max Weber), tantôt encore, le témoin de sujets de l'actualité sociale, culturelle ou politique (le sexe et le genre, le sida, les démocraties, les inégalités, le surnaturel, les rites, les histoires de vie, les violences africaines, le sacré, les imaginaires, les vieux, le baroque, etc.).
- 29 A cette activité incessante de communications et de publications, il faut ajouter son engagement pour l'affirmation de l'anthopo-sociologie dans l'espace des sciences sociales qui s'exprime de différentes manières. Il est le coordinateur d'ouvrages collectifs, le directeur de collections aux Presses Universitaires de France (SUP, *Le Sociologue*, *Sociologies aujourd'hui*), de la collection Bibliothèque de sociologie contemporaine à la suite de Georges Gurvitch et des *Cahiers internationaux de Sociologie* (avec Michel Wieviorka). Il est aussi le créateur d'équipes de recherches tant à l'étranger (Madagascar, Sénégal, Côte d'Ivoire) qu'en France (le Groupe de Recherche d'Anthropologie et de Sociologie Politique, le GRASP, créé en 1960 et le Centre d'Etudes sur l'Actuel et le Quotidien, le CEAQ, en 1982 avec Michel Maffesoli alors qu'ils étaient tous les deux professeurs à la Sorbonne). Il assure également la Présidence de l'Association Internationale de Sociologie de Langue Française (AISLF) qui organise des colloques régulièrement.
- 30 Cette activité débute en fait très tôt dans son aventure de chercheur, puisque après ses études à la Sorbonne et ses premières recherches africaines de 1946 à 1952 (au Congo, au

Sénégal, en Côte d'Ivoire, en Mauritanie etc.), il est nommé en 1952, Directeur de Recherches au CNRS et professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris jusqu'en 1962. En 1954, il est Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (VIe section) et crée un enseignement de sociologie africaine au Centre d'Etudes Africaines. En 1961, il enseigne à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, jusqu'en 1966. En 1962, à 42 ans, il est nommé Professeur de Sociologie à la chaire de Sociologie africaine à la Sorbonne. Actuellement, il poursuit ses activités de publications et ses responsabilités éditoriales tout en demeurant, comme toujours, attentif aux questions sociales, culturelles et politiques du moment présent et il continue, inlassablement, à explorer les sociétés mondialisées et les nouveaux pouvoirs. Il relate le croisement entre sa vie personnelle et sa vie intellectuelle dans quatre ouvrages, *Afrique ambiguë*, Plon 1957 ; *Histoire d'Autres*, Stock, 1977 ; *Conjugaisons*, Fayard, 1997 et *Civilisés dit-on*, PUF, 2003.

31 **Georges Balandier**, à notre demande, a accepté d'écrire un texte original sur le thème « Corps, sport et métissages », et ceci malgré ses nombreuses activités et sollicitations. Nous le remercions vivement. Dans cet article, il montre combien les approches anthropo-sociologiques dévoilent le corps qui « dit » la société en même temps qu'il la construit. Le corps exprime les différences culturelles et simultanément il est « un opérateur social » qui génère identités, symbolisations et hiérarchies. Le corps révèle les sociétés de notre actuelle surmodernité, les techniques, la recherche de l'extrême et de la performance, les apparences et des métissages produits par les dynamiques externes ou par les biotechnologies qui conduisent à un « techno-métissage » car la nature se mélange à l'artificiel des prothèses. Les déplacements des populations engendrent une pluralité culturelle dans les villes que les pratiques corporelles et sportives signifient par des groupements affinitaires, par des rejets ou par le dépassement des stigmatisations quand le sportif parvient à une reconnaissance sociale. Les corps s'ethnologisent par un « métissage imitatif », fait d'emprunts de vêtements, d'usages de tatouages ou piercings, d'orientalisation, ou d'influences des cultures brésiliennes ou africaines dans les danses. Dans les pays de tradition, les significations du sport étaient étroitement dépendantes d'enjeux mystiques et symboliques signifiés par les rites, mais elles se modifient sous l'emprise coloniale, politique et économique qui instrumentalisent les corps en en faisant une valeur marchande. Et pour Georges Balandier, le corps et le sport « disent » bien autre chose qu'eux-mêmes, et les métissages, ainsi que les antimétissages traduisent les situations dans lesquelles ils sont.

32 Cette introduction de Georges Balandier est complétée par une contribution de **Yves Le Pogam** dont l'objectif est de mieux faire connaître l'originalité de l'approche générative de l'auteur. La tâche n'est pas aisée, non seulement en raison de l'immensité de la production et sa durée, mais encore à cause des choix méthodologiques nécessaires pour restituer une œuvre aussi dense. Comment résoudre le paradoxe consistant en quelques pages à livrer toute la complexité d'un travail de recherche sans risquer de l'appauvrir considérablement ? Comment alors trouver une voie qui viserait une harmonie entre des synthèses nécessaires et des détails argumentaires qui permettent d'illustrer la démarche théorique ? Comment penser pouvoir apporter un éclairage supplémentaire à la démarche de l'auteur quand les plus grands de la sociologie ont écrit déjà beaucoup dans les hommages qui lui sont rendus ? Ces écueils ne sont certainement pas évités ici, et la réduction du travail de Georges Balandier à quelques grandes catégories obligées ne sauraient relater avec exactitude toute la finesse et la profondeur de sa pensée.

33 Le parti pris de l'organisation de la note résulte d'un compromis entre la volonté de montrer l'originalité d'une démarche anthropo-sociologique – ici la place de la dimension générative dans le paradigme dynamiste – et la nécessité d'établir un lien entre cette épistémologie et les thèmes de la revue, « Corps, sport et métissages ». Ainsi cette présentation de Georges Balandier se veut être épistémologique dans la première partie. Elle se propose de comprendre comment se crée une théorie originale pour penser le social et la culture, en cherchant une réponse dans des facteurs tenant à la fois à la personnalité de l'auteur, à son histoire faite de rencontres intellectuelles et d'événements historiques, et à des découvertes de terrain. Elle veut aussi montrer comment des éléments théoriques se travaillent dans le temps et se sédimentent sans se momifier parce qu'ils sont toujours provoqués par des sociétés en perpétuel mouvement dont le corps et les métissages sont les analyseurs. Au-delà de « l'information », consistant à restituer de manière diachronique des éléments d'épistémologie et de découvertes des recherches échelonnés sur plus de 50 ans, afin de donner ainsi une vue d'ensemble à la singularité de l'approche en ne la circonscrivant pas à quelques publications, l'objectif serait atteint s'il se dégageait aussi de la lecture, le caractère exemplaire de « formation » à la recherche qu'est le travail de Georges Balandier. Ce qui émerge en effet des travaux de l'auteur, c'est la cohérence du projet scientifique qui les traverse, ceci depuis les premières recherches africaines, jusqu'aux problématiques actuelles de la mondialisation. Les sociétés sont toujours vues dans leurs turbulences, leur vulnérabilité et leur inachèvement, ceci à travers des questions qui font l'actualité des problèmes de sociétés, qu'il s'agisse des rapports de domination entre les cultures à l'ère coloniale, les tensions entre les traditions et la modernité, les rapports aux genres masculin et féminin, les conflits politiques internationaux, les pouvoirs nouveaux des techno-sciences ou de l'économie libérale. Ainsi cette unité de pensée qui émerge se complexifie au fil du temps, par les multiples objets analysés et par les rencontres avec les théories des sciences sociales, elles-mêmes soumises au changement et à la critique. C'est ce fil permanent faisant cohérence qui peut être lu aussi, qui « informe » sur la singularité d'une démarche et « forme » non pas au « métier » d'anthropo-sociologue, car Georges Balandier n'aime pas ce terme, mais à « l'art », comme il le dit, d'exercer cette passionnante science sociale et de la culture, ouverte à l'Autre ».